

Le rationalisme critique d'après Karl Popper

SCIENTIFIQUEMENT PROUVÉ ?

Sur des cosmétiques et nombres d'autres produits de soin, on peut lire cette mention destinée à séduire les chalands. Elle vise à les conforter en conférant au produit une garantie de sérieux et d'efficacité ; en recourant à une image de la science qui serait susceptible d'apporter des preuves assurées et définitives.

Eh bien, pour introduire cette présentation de Karl Popper et vous donner une idée générale de son oeuvre, on va dire que Popper est celui qui a démonté cette représentation idyllique de la science et qui en a pris le contrepied.

ELÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Karl Popper est né le 28 juillet 1902 à Vienne, dans ces décennies où la capitale autrichienne rayonne sur tous les plans de la culture par un foisonnement d'idées (Ex. musique : Arnold Schönberg, Alban Berg, Anton Webern ; peinture : Gustave Klimt, Egon Schiele ; littérature : Robert Musil, Stefan Zweig ; psychanalyse : Sigmund Freud...). Quand la première guerre mondiale éclate, sa famille adopte le parti de la paix, jugeant la cause de l'alliance austro-allemande indéfendable. Lui, il étudie les mathématiques, la physique et la philosophie à l'Université de Vienne. Après la défaite de l'empire austro-hongrois, Popper se rapproche durant un temps des milieux communistes, attiré par leurs convictions pacifistes, puis se rendant compte que la révolution est inévitablement porteuse de violence, il répudie le communisme. Après des expériences dans l'ébénisterie et l'éducation, il devient professeur de mathématique et de physique en 1929.

Il côtoie alors le Cercle de Vienne, marqué entre autres par Rudolf Carnap et Moritz Schlick¹. Cette école philosophique, sous l'influence du *Tractatus logico-philosophicus* publié par Ludwig Wittgenstein en 1922, prônait une « conception scientifique du monde »², en réaction à l'irruption de courants irrationalistes. Elle entendait clarifier le discours scientifique en le basant sur des références empiriques et sur l'analyse logique et, le considérant comme la seule manière de produire une connaissance vraie et sensée, elle visait à l'appliquer à l'ensemble des champs de réalité qu'on cherche à connaître. Par là, elle voulait rompre radicalement avec la métaphysique et engager résolument l'ensemble de la pensée dans la ligne de la pensée scientifique. Elle considérait tout concept qui ne se laissait pas vérifier par l'expérience

¹ « Le but de la connaissance est de nous orienter parmi les objets et de prédire leur comportement. On y parvient en découvrant leur ordre et en assignant à chacun d'eux sa place au sein de la structure du monde. S'identifier à une chose ne nous aide pas à trouver son ordre. Lorsque je regarde le ciel bleu et me perds entièrement dans sa contemplation, sans penser à rien, j'éprouve le bleu qui remplit complètement mon esprit : ils ne font plus qu'un. La conception métaphysique de la connaissance a toujours été la conception mystique de l'intuition, du contact direct et intime. Mais éprouver, c'est vivre ; ce n'est pas connaître. Tous les métaphysiciens ont tenté de nous dire ce qu'est le contenu du monde : ils ont cherché à exprimer l'inexprimable. C'est pourquoi ils ont échoué. Connaître, c'est reconnaître : je dois reconnaître cette couleur comme la couleur particulière que l'on m'a appris à nommer "bleu", ce qui implique un acte de comparaison ou d'association. La phrase "Ceci est bleu" exprime une connaissance véritable. Connaître, c'est exprimer. Il n'y a aucune connaissance inexprimable. » (Moritz SCHLICK, *Formes et contenu : Une introduction à la pensée philosophique*, Agone, 2003, in Wikipedia, art. *Moritz Schlick*).

² Titre de leur brochure.

comme privé de sens³. Les termes comme *Dieu, âme, moi, non-être, chose en soi* devaient être abandonnés et, par conséquent, aussi tous les faux problèmes qu'ils ont générés historiquement⁴. Et le rôle de la philosophie n'était plus que d'être l'alliée de la science et de ses avancées ; en adoptant sa syntaxe et en clarifiant les énoncés de telle manière que la science puisse empiriquement décider de leur vérité⁵.

Si Popper partage l'intérêt du Cercle de Vienne pour le fonctionnement du discours scientifique et s'il lui reconnaît, lui aussi, un rôle déterminant pour la connaissance, il se démarque cependant à propos du statut de vérité des lois qu'il pose. En 1934, il publie un ouvrage qui allait faire référence en la matière, *Logique de la découverte scientifique*. Il y met en cause l'expérience et y expose son incapacité à authentifier et à confirmer des hypothèses.

Avec l'avènement du nazisme, Moritz Schlick est assassiné et le Cercle de Vienne se dissout, ses membres allant chercher refuge qui aux Pays-Bas, qui Royaume-Uni, qui aux Etats-Unis. Popper, d'origine juive mais converti au protestantisme, s'exile lui aussi. Il trouve asile en Nouvelle Zélande pour la durée de la guerre et après, il part d'établir en Angleterre où il résidera jusqu'à la fin de sa vie, en 1994. Là, son ami, l'économiste Friedrich Hayek lui permet de trouver un poste à la *London School of Economics* et il y crée le département de logique et de méthodologie des sciences.

Parallèlement, il s'engage sur le terrain politique. En 1945 paraît une autre de ses œuvres qui connaîtra un grand retentissement, *La société ouverte et ses ennemis*. Dans cet ouvrage, partant de l'idée qu'il est impossible de déterminer le futur, il s'en prend à tous les mouvements de pensée qui s'imaginent pouvoir trouver des lois à l'histoire, et tout particulièrement au marxisme. Durant toute la guerre froide, il se fera le défenseur de la démocratie libérale, dérivant cependant toujours plus du côté du libéralisme illimité de Hayek.

En 1976, dans un dernier gros ouvrage, au titre suggestif, *La quête inachevée*, Popper se livre

³ « Le métaphysicien et le théologien, se méprenant eux-mêmes, croient dire quelque chose dans leurs énoncés, présenter un état de choses. L'analyse montre pourtant que ces énoncés ne disent rien, mais ne sont en quelque sorte que l'expression d'un sentiment de la vie. L'expression d'un tel sentiment de la vie constitue assurément une tâche importante de la vie. Mais le moyen d'expression adéquat en est l'art, par exemple la poésie et la musique. Il est dangereux de choisir un habit linguistique indûment : on simule un contenu linguistique là où il n'en existe aucun. Si un métaphysicien ou un théologien veut conserver le moyen d'expression usuel du langage, il doit alors en être conscient et marquer clairement qu'il ne livre pas une description, mais une expression, pas une théorie ni une communication de connaissances, mais de la poésie ou du mythe. Quand un mystique affirme avoir des expériences qui se situent au-dessus ou au-delà de tous les concepts, on ne peut le lui contester. Mais il ne peut en dire quelque chose, car parler signifie capter quelque chose dans des concepts, réduire à des faits susceptibles d'être intégrés à la science. (*Manifeste du Cercle de Vienne*, PUF, Paris, 1985, p. 116 ; ou in "Wissenschaftliche Weltauffassung : Der Wiener Kreis", I.2. *The Circle around Schlick*, p. 5)

⁴ « Si le métaphysicien n'aspirait qu'à l'expérience vécue, sa demande pourrait être satisfaite par la poésie, ou l'art, ou la vie elle-même [...] Mais en voulant vivre l'expérience du transcendant, il confond vivre et connaître et, pris dans cette double contradiction, pourchasse des ombres creuses [...] Il faut leur donner la valeur d'œuvres d'art, non de vérités. » (Moritz SCHLICK, « Le vécu, la connaissance, la métaphysique », in *Manifeste du cercle de Vienne et autres écrits*, PUF, Paris, 1985, p. 197)

⁵ « On rend le mieux compte du développement de l'esprit humain et de l'usage du langage depuis vingt-cinq siècles lorsqu'on formule de la façon suivante la distinction entre la philosophie et la recherche scientifique : le philosophe cherche à éclairer le sens de nos énoncés, le savant cherche à décider de leur vérité. Ce sont deux attitudes tout à fait différentes dans la façon de poser les questions. Dans le processus effectif de la connaissance, ces deux attitudes sont naturellement liées et dépendantes, car on ne peut décider de la vérité d'une affirmation sans connaître quelque chose de son sens, et la détermination de son sens présuppose toujours la saisie de certaines vérités. » (Moritz SCHLICK, « L'École de Vienne et la Philosophie traditionnelle, *Gesammelte Aufsätze 1926 – 1936*, Gerold & Co, 1938 (p. 395).

à une biographie intellectuelle dans laquelle il relit et explicite tout son parcours de vie et d'idées.

LE RATIONALISME CRITIQUE

La réflexion de Karl Popper s'est portée principalement sur l'acquisition de la connaissance. Elle s'est constituée à partir du champ épistémologique. Il s'est intéressé aux méthodes et à la logique présidant à la constitution des théories scientifiques. Il a examiné leurs cheminements. Il a ainsi constaté qu'elles recouraient régulièrement à la logique de l'induction. A l'inverse de la déduction qui tire ses conclusions en passant du général au particulier, l'induction tire les siennes en passant du particulier au général. A la suite de David Hume et des sceptiques grecs que nous avons évoqués dans nos rencontres précédentes, Popper conteste la possibilité d'atteindre une vérité par le moyen de l'induction⁶. Il faudrait en effet pour cela pouvoir faire le tour de l'ensemble des éléments particuliers, ce qui est manifestement impossible. Le fait que tous les cygnes que nous avons vus soient blancs ne nous autorise pas à conclure que l'ensemble des cygnes sont blancs. Mais, affirme Popper, si une loi générale ou une théorie ne se laisse pas vérifier, en revanche elles se laissent infirmer. Il suffit de découvrir un cygne noir pour mettre en échec l'idée que tous les cygnes sont blancs. Donc dans la démarche d'acquisition de connaissance, il faut renverser le char : au lieu de chercher à vérifier une théorie, il faut chercher à l'infirmer. Et au lieu de parler d'idée vraie, il faut plus modestement parler d'hypothèse qui n'a pas encore été infirmée. Le provisoirement plausible et l'infirmé remplacent le vrai et le faux. Et dès lors, un discours scientifique sérieux, c'est celui qui, loin de chercher à s'immuniser par rapport aux critiques, s'offrira à des tests d'infirmité.

Avec cette position, Popper se situe dans la proximité du scepticisme. Il partage avec lui l'idée des limites de la connaissance, le souci de la vérité et de celui de ses conditions de possibilité. Il tient néanmoins à affirmer que cette proximité n'équivaut pas au relativisme et que pour sa part, il considère que la connaissance humaine est susceptible de progresser et de se développer.

A partir de là, ce que je vous propose de nous focaliser sur quelques aspects de sa pensée. J'en ai retenu trois : le faillibilisme, l'historicisme, et le complotisme.

LE FAILLIBILISME

Les essais et les conférences qui composent cet ouvrage sont des variations sur un même thème très simple - l'idée que *nos erreurs peuvent être instructives* -, et proposent une théorie de la connaissance et de son développement. Il s'agit d'une théorie de la raison qui assigne aux argumentations rationnelles une fonction modeste et néanmoins décisive : la critique des tentatives, souvent erronées, que nous faisons pour résoudre les problèmes qui se posent à nous. C'est également une théorie de l'expérience qui attribue à nos observations un rôle tout aussi modeste mais presque aussi décisif, celui d'être des tests pouvant contribuer à nous faire découvrir nos erreurs. Si cette théorie met l'accent sur notre caractère faillible, elle refuse le scepticisme puisqu'elle montre également que la connaissance est susceptible de développement et la science de

⁶ « Il s'agit pour lui [Popper] de 'transformer le problème humien en termes objectifs {*La Connaissance objective*, p. 19}' ». La question soulevée par Hume était : peut-on, après avoir observé maintes fois la connexion de deux faits, prévoir infailliblement la répétition à l'infini de cette connexion ? Hume répondait négativement. Popper, lui, se demande si une théorie, un énoncé général peut être justifié par des « raisons empiriques », c'est-à-dire par des observations ou par des expériences reconnues comme probantes. La réponse est : 'Non, si nombreuses que soient les vérifications d'un énoncé, elles ne peuvent justifier la prétention que la théorie universelle explicative est exacte {*La Connaissance objective*, p.17}' » (André VERDAN, *Karl Popper ou la connaissance sans certitude*, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 1991, p. 20).

progrès pour cette simple raison que nous pouvons être instruits par nos erreurs.

La connaissance, et la connaissance scientifique tout particulièrement, progresse grâce à des anticipations non justifiées (et impossibles à justifier), elle devine, elle essaie des solutions, elle forme des *conjectures*. Celles-ci sont soumises au contrôle de la critique, c'est-à-dire à des tentatives de *réfutation* qui comportent des tests d'une capacité critique élevée. Elles peuvent survivre à ces tests mais ne sauraient être justifiées de manière positive : il n'est pas possible d'établir avec certitude qu'elles sont vraies, ni même qu'elles sont « probables » (au sens que confère à ce terme le calcul des probabilités). La critique de nos conjectures est déterminante : en faisant apparaître nos erreurs, elle nous fait comprendre les difficultés inhérentes au problème que nous tentons de résoudre. C'est ainsi que nous acquérons une meilleure connaissance de ce problème et qu'il nous devient possible de proposer des solutions plus concertées : la réfutation d'une théorie - c'est-à-dire de toute tentative sérieuse afin de résoudre le problème posé – constitue toujours à elle seule un progrès qui nous fait nous approcher de la vérité. Et c'est en ce sens que nos erreurs peuvent être instructives.

A mesure que nous tirons des enseignements de nos erreurs, notre connaissance se développe, même s'il peut se faire que jamais nous ne connaissions, c'est-à-dire n'ayons de connaissance certaine. Puisque notre connaissance est susceptible de s'accroître, il n'y a là aucune raison de désespérer de la raison. Et puisque nous ne saurions jamais avoir de certitude, rien n'autorise à se prévaloir en ces matières d'une quelconque autorité, à tirer vanité de ce savoir ni à faire preuve, à son propos, de présomption.

Karl Popper, *Conjectures et réfutations*, « Avant-propos », Payot, 2006, pp. 9-10.

Le premier texte est tiré de l'Avant-propos que Popper a donné à un recueil de conférences et d'articles couvrant plusieurs décennies, *Conjectures et réfutations*. Dans ce texte, Popper résume ce qui donne unité au travail de réflexion qu'il a mené durant ces années et qu'il est convenu d'appeler le 'faillibilisme'. Et on peut se rendre compte qu'il s'est positionné sur deux fronts :

- contre le positivisme logique défendu par le Cercle de Vienne qui se plaisait à croire que le langage scientifique était vérifiable et qui voulait considérer sa syntaxe comme la seule adéquate à une pensée consistante - reléguant par là tout ce qui n'était pas strictement scientifique à du sentiment et de la poésie !

- et contre le relativisme qui considère que la quête de connaissance, parce qu'elle est faillible et infinie, est aussi vaine et désespérée.

L'intérêt de cette position pour les théologiens, c'est que, montrant les limites du discours scientifiques et sapant par là sa prétention à une hégémonie du sens, elle laisse une place à la théologie dans le champ des discours rationnels. Mais bien sûr, sans que cela ne la dispense de toute discussion critique.

L'HISTORICISME

Pour celui-ci [= l'historicisme], l'histoire de l'humanité comporte une certaine intrigue, et si l'on réussit à démêler cette intrigue, on se trouve posséder les clés qui ouvriront l'avenir [...]

Certes, dans la mesure où l'histoire comporte des répétitions, on pourra éventuellement faire certaines prophéties. Il existe, par exemple, une certaine part de répétitions dans la manière dont apparaissent de nouvelles religions ou de nouveaux despotismes. Et l'historien peut se trouver en position de prévoir, dans une certaine mesure, ce type de développements en les confrontant aux cas précédents, c'est-à-dire en étudiant les conditions qui président à leur apparition. Mais cette application des prédictions conditionnelles est assez limitée. Car les aspects les plus décisifs de l'évolution historique ne comportent pas de répétition. Les conditions varient, et on se trouve en présence de configurations (à la suite de découvertes scientifiques, par exemple) qui ne ressemblent à rien de ce qu'on a pu voir auparavant. Le fait que nous sachions prévoir les éclipses ne nous autorise donc pas à espérer pouvoir prédire les révolutions.

Et ces remarques ne s'appliquent pas seulement à l'évolution humaine, mais aussi à celle du vivant dans son ensemble. Il n'existe pas de loi de l'évolution, seul existe le fait historique que les plantes et des animaux subissent ou, plus exactement, ont subi des transformations. L'idée d'une loi qui

définirait l'orientation et la nature de l'évolution est une erreur tout à fait représentative du xx^e siècle, qui s'explique par une tendance générale à assigner à l'entité « loi de la nature » les fonctions traditionnellement réservées à Dieu.

Karl Popper, *Conjectures et réfutations, « Prédiction et prophétie dans les sciences sociales »*, Payot, 2006, pp. 493, 495-496.

[Les historicistes] ne cherchent pas à diriger en quelque sorte un projecteur sur le passé, avec l'espoir que son reflet éclairera le présent, mais ils le tournent vers eux-mêmes et, dès lors, éblouis, voient mal ou ne voient pas ce qui les entoure. Plus explicitement : au lieu d'admettre que c'est nous qui choisissons et mettons en ordre les faits historiques, ils croient au contraire que l'histoire, par des lois qui lui sont inhérentes, détermine notre comportement, nos problèmes, notre avenir et même notre point de vue. Selon eux, notre besoin d'une interprétation historique ne découle pas de nos problèmes pratiques mais de notre intuition profonde que l'étude de l'histoire nous révélera le secret de notre destin. Ils cherchent à découvrir la voie que l'humanité devra fatalement suivre : somme toute, à trouver la clé de l'histoire.

Karl Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (t. 2 : Hegel et Marx), éditions du Seuil, 1979 [1962-1966], p. 499

Dans ces deux textes, Popper s'en prend à l'historicisme. L'historicisme selon Husserl, c'est la tendance à réduire une notion à ce qui ressort de l'examen de sa genèse historique. Mais pour Popper, il s'agit de plus : il s'agit de la propension à chercher des lois dans l'histoire pour en expliquer le déroulement et s'efforcer d'en anticiper l'avenir. Selon lui, c'est là mission impossible. Et pour lui, sont concernés par ce travers, principalement le marxisme, mais aussi une certaine conception de la sociologie et des sciences sociales.

Cette position résulte de l'application de son rationalisme critique à l'histoire. Dans ses travaux d'épistémologie, il avait mis en évidence l'impossibilité pour la conscience de parvenir à une certitude du général à partir de l'accumulation du particulier et son champ de réflexion était celui des sciences de la nature. Ici, il s'agit d'une transposition de la même critique au champ de l'histoire. A parti d'éléments contingents de l'histoire, il est impossible d'avoir une certitude sur son cours d'ensemble, donc il est impossible d'en dégager des lois. Le sens dernier de l'histoire ne peut que nous échapper. Par conséquent, il faut se méfier de toutes prophéties, elles ne peuvent prétendre à aucun fondement solide !

Une autre conséquence pour les théologiens, c'est que l'idée de Providence devient quelque chose de parfaitement inconstable !

LE COMLOTISME

Celle-ci [= la théorie sociologique du complot] est fondée sur l'idée que tous les phénomènes sociaux – et notamment ceux que l'on trouve en général malvenus, comme la guerre, le chômage, la pauvreté, la pénurie – sont l'effet direct d'un plan ourdi par certains individus ou groupements puissants. Or c'est là une conception très répandue, bien qu'il s'agisse sans aucun doute, à mon sens, d'un type assez primitif de superstition. Elle est plus ancienne que l'historicisme (où l'on peut même voir un avatar de cette théorie du complot) et, dans sa version moderne, elle est un produit caractéristique du processus de laïcisation des superstitions religieuses. On ne croit plus aux machinations des divinités homériques, auxquelles on imputait les péripéties de la Guerre de Troie. Mais ce sont les Sages de Sion, les monopoles, les capitalistes ou les impérialistes qui ont pris la place des dieux de l'Olympe homérique.

Je ne soutiendrai évidemment pas, contre cette théorie du complot, que les conspirations n'existent pas. Mais je prétends qu'elles sont assez rares et qu'elles ne modifient pas le tissu de la vie sociale. A supposer que tout complot soit devenu impossible, nous n'en continuerions pas moins à affronter des problèmes essentiellement identiques à ceux que nous avons toujours connus. Et j'affirmerai, en outre, que les complots réussissent très rarement. Les résultats obtenus sont généralement très différents de ceux auxquels on se proposait d'aboutir (qu'on songe à la conspiration nazie).

Mais pourquoi cette différence ? [...] J'en donnerai un exemple simple. Si une personne souhaite instamment acquérir un logement dans un certain quartier, nous pouvons supposer, sans risque d'erreur, que celle-

ci n'entend pas faire monter le prix des logements de ce quartier. Or le fait même qu'elle se manifeste sur le marché en tant qu'acheteur aura tendance à faire monter les prix. Et l'on pourrait formuler des remarques similaires quant au vendeur. De même, pour choisir un exemple dans un domaine très différent, lorsqu'un individu décide de souscrire une assurance-vie, il est peu vraisemblable que son intention soit d'inciter d'autres individus à investir dans les compagnies d'assurance. Néanmoins, sa démarche jouera un rôle d'incitation.

Il ressort donc clairement que toutes les conséquences de nos actions ne sont pas voulues et que, partant, la théorie du complot ne saurait avoir de vérité, puisqu'elle revient à présupposer que tous les événements, même ceux qui, à première vue, ne paraissent pas imputables à une intention, sont les effets concertés d'actions menées par des individus qui trouvent leur intérêt dans ces effets.

Karl Popper, *Conjectures et réfutations*, « *Prédiction et prophétie dans les sciences sociales* », Payot, 2006, pp. 497-499.

Dans ce texte, Popper reste dans la problématique de l'histoire, mais y développe une extension de sa réflexion précédente sur l'impossibilité de dégager des lois de l'histoire. Ici ne sont plus visés ceux qui cherchent à dégager dans le cours de l'histoire des lois générales et impersonnelles, une mécanique de la destinée, mais ceux qui s'imaginent que le cours de l'histoire résulterait de complots humains, et que son déroulement s'explique par l'existence de conspirations. On est donc là dans quelque chose de pleinement actuel !

Popper y présente l'idée intéressante que cette dérive complotiste résulterait de l'abandon de la référence à Dieu ; le trône vidé de Dieu ne restant jamais longtemps inoccupé, la place aurait ainsi été laissée à une laïcisation de la mythologie homérique.

Et son argumentation pour contrer les théories complotistes est analogue aux précédentes : une somme d'actions particulières, fussent-elles concertées, sont insuffisantes à assurer la réussite d'un plan global. D'autant que les humains ne sont jamais les maîtres de tous les effets de leurs actions.

Marc-André Freudiger